



ISSN 2110-6126

ISSN en ligne 2261-1061

Culture et communication : conflits entre le sacré et le profane

Mansour Sayah

Université de Toulouse II - Jean-Jaurès, France

sayah@univ-tlse2.fr

Nicolas Incorvaia

Université de Toulouse II - Jean-Jaurès, France

nicolas_incorvaia@yahoo.fr

Résumé

La situation socio/linguistique actuelle des pays du Maghreb est à la fois conflictuelle et en évolution permanente. Nous la décrivons et nous interrogeons sur les facteurs historiques et religieux qui la sous-tendent et contribuent à en expliquer la dynamique présente. Nous nous intéressons également aux conséquences scolaires et sociales de cette situation : l'analphabétisme et l'illettrisme qui sont très répandus dans cette région du monde mais aussi le regain de prestige qui caractérise actuellement les dialectes arabes.

Mots-clés : pluriglossie, contact de langues, prestige, guerre des langues, politiques linguistiques

Culture and communication: conflicts between the sacred and the profane

Abstract

The current socio-linguistic situation of the Maghreb countries is a source of conflict and is constantly evolving. We describe it and question the underlying historical and religious factors that help explain its present dynamics. We also explore the educational and social consequence of this situation, illiteracy, which is widespread in this area of the world, but also the renewed prestige that currently characterises all Arabic dialects.

Keywords : pluriglossia, language contact, prestige, language war, linguistic policies

*Le Verbe arabe se prête à la terre des hommes plus qu'il ne lui appartient.
Sa matière se distingue presque toujours du langage de la vie. Les signes
qu'elle procure négligent le quotidien. [...]. Tel est du moins le principe.
Mais aussi un état historiquement observable dans tout l'Islam
méditerranéen, il y a moins de cent ans, avant la Nahḍa beyrouotine.
Les changements intervenus depuis n'en sont que plus révélateurs.*

Jacques Berque (1960 : 173).

Introduction

Le mot « conflit », à force d'être ressassé, tend à perdre toute signification précise. Au départ, il implique les secousses politiques et sociales : soubresauts révolutionnaires, soulèvement des peuples, guerres civiles... Il s'observe également dans le domaine culturel et linguistique. Naguère, Edmund Husserl (1976) parlait de crise des sciences européennes. Depuis quelques décennies, « le conflit » est devenu une sorte d'esprit du temps, une façon de penser le présent et d'envisager l'avenir. Mais ce mot est-il devenu un vocable vague et creux, fondé sur une analogie superficielle qui désigne, au mieux, tout ce qui va mal ? La spécialisation universitaire, à cet égard, ne tend souvent qu'à polariser les recherches sur des phénomènes singuliers qui font écran aux vues d'ensemble. En histoire, par exemple, il a fallu attendre les années 1980 pour que des historiens, comme Charles Tilly (2004), se livrent à un recensement sur de longues périodes des crises sociales pour mettre à jour des répertoires d'actions (forme d'action typique) mises en œuvre tout au long de l'histoire des conflits : rassembler des échantillons significatifs, établir des typologies, repérer des scénarios, des degrés de gravité, des différences de trajectoire, etc.

La situation sociolinguistique actuelle des pays du Maghreb

Nous sommes entrés dans le nouveau siècle sans boussole, un siècle d'indigence en matière de conscience morale. Dès les tout premiers jours des révolutions dites arabes, en janvier 2011, des événements inquiétants se sont produits, donnant à penser que les pays du Maghreb allaient connaître un dérèglement majeur, et dans des domaines, à la fois politiques, éthiques, économiques et linguistiques.

De Sidi Bouzid (Tunisie) à Fès (Maroc) en passant par Mostaghanem (Algérie), nous constatons une forme de repli identitaire qui se manifeste par la revivification des valeurs religieuses traditionnelles. Sur le plan sociolinguistique, cette évolution sociétale donne force à l'arabe classique, souvent qualifié de pur et dénommé également *arabe coranique*. Il est en effet assimilé de manière erronée à la *koinè* arabe pratiquée dans la Péninsule arabique dans les premiers temps de l'islam. Le recours à ce mythe linguistique, cette volonté de protection témoignent d'une peur irréflichte face au changement, à l'évolution, comme si seule la tradition, voire la stabilité pouvait garantir l'identité.

Cette langue (sacrée) ne pouvant être qu'une langue parfaite aux yeux des orthodoxes dont le modèle est le Saint Coran, continue de dominer la langue profane dont la valeur est fortement minorée. Celle-ci, ne serait apte qu'à la communication orale et ses détracteurs lui reprochent ses impuretés, celles d'avoir emprunté des

unités lexicales aux langues avec lesquelles elle se trouvait en contact. Or, comme pour toute langue vivante, ces emprunts continuent à se pratiquer.

L'emprise des ulémas freine l'ouverture sur les variétés dialectales parlées dans les pays du Maghreb. Mais, est-il possible de maintenir en survie, par une sorte d'acharnement thérapeutique ou de mise en perfusion, des formes linguistiques archaïques surannées. Au reste, en plus de quatorze siècles d'histoire arabo-musulmane, la majorité des locuteurs de la langue dite du *dāḍ* (l'arabe littéral) n'ont jamais réussi à se l'approprier. Il faut reconnaître que la maîtrise de ces formes difficiles permet à un Maghrébin de communiquer avec un Égyptien, un Syrien ou un Irakien et même avec un compagnon du prophète s'il venait à ressusciter ! À vrai dire, l'arabe classique n'a pu, au cours des temps, être acquis que par les lettrés, les écrivains et les poètes à qui elle servait de langue de création ou de recherche. Pourtant, du fait qu'elle demeure langue d'enseignement et d'administration dans tous les pays arabes, cette vieille langue est classée vivante et figure parmi les six langues officielles de l'ONU.

Nommer une langue, c'est certes, en partie, lui conférer une existence autonome. Mais, c'est aussi, d'une certaine manière, mobiliser le pouvoir des mots au service d'une domination. Cependant donner des noms différents au même système, c'est déjà le morceler.

L'histoire des langues est celle d'un renouveau perpétuel. Le sens que l'on donne aux mots tient tout simplement, d'après Jakobson (1963 : 79), à leur capacité de reformuler et remplacer un signe par un autre signe.

La question de la coexistence et de la concurrence entre les langues a beaucoup intéressé les linguistes du XX^e siècle, comme en témoigne la batterie de concepts élaborés à cette époque pour rendre compte d'un phénomène dont la complexité et l'universalité sont peu communes : pensons aux vieilles notions de calque, d'adstrat, de substrat, de superstrat, mises à l'honneur par la dialectologie ou celles, plus récentes, de bi/pluri/linguisme et de di/pluri/glossie souvent considérées sous l'angle de la concurrence entre deux langues ou deux cultures conduisant à l'acculturation, à la dualité et même à la schizophrénie.

Il faut dire que, depuis Babel et même dans les États qui promeuvent activement un monolinguisme officiel, toute langue ne se comprend qu'en interaction avec une ou plusieurs autres langues avec lesquelles elle est en contact. Or tout contact de langues implique une dynamique qu'on est en droit de modéliser selon un schéma d'action et réaction que rend bien le terme de concurrence, qui sera au cœur de notre réflexion.

Hégémonie et minoration

Depuis la plus haute Antiquité, l'histoire des pays du Maghreb a été marquée par la coexistence de langues et de cultures diverses et par l'intensité des contacts linguistiques, conséquence de l'ampleur de la cohabitation des civilisations et des peuples sur cette terre dont la position géographique a toujours favorisé de tels phénomènes.

Ces pays offrent de surcroît une situation sociolinguistique complexe, caractérisée par un bilinguisme arabe/français qui se greffe sur une pluriglossie arabe dialectal/arabe intermédiaire/arabe standard moderne/arabe classique, sans oublier le francarabe et le berbère avec ses différentes variétés. L'une et l'autre (l'arabe - à travers sa variété standard moderne - et le français) se retrouvent donc être des langues secondes, en ce sens qu'elles sont apprises quasi simultanément mais postérieurement à l'arabe dialectal et au berbère. Une situation polyglossique et plurilingue intéressante à étudier tant d'un point de vue linguistique et sociolinguistique que dans une perspective didactique. Françoise Gadet, dans son ouvrage consacré au français populaire, nous livre à cet égard une bien pertinente remarque :

Le prestige ou la stigmatisation dont un idiome fait l'objet ne découle pas de caractères linguistiques intrinsèques mais des fonctions sociales qu'il remplit ou des activités dans lesquelles il intervient et des caractéristiques attribuées aux locuteurs qui en font usage (Gadet, 1992 : 67).

Dans la compétition qui les oppose sur le marché linguistique toutes ces langues n'ont donc pas le même poids, la même valeur, la même force ou le même avenir. Celui-ci étant incertain pour une partie d'entre elles, mais que peut-on faire pour les protéger ?

Cette vision, où l'unique et le prestigieux sont opposés au multiple et à l'ordinaire, est souvent liée à l'idée que l'arabe classique est l'arabe des prêches, langue du message prophétique, langue de l'authenticité, de l'ancestralité et du patrimoine, chargée de connotations sacrales, apparaissant comme la propre parole éternelle de Dieu, et qu'elle est le ciment nécessaire de l'unité du monde arabo-musulman.

Dans son article portant sur la diglossie arabe, William Marçais, (1961 : 88) fait un constat toujours valable :

Tel à mes yeux est l'arabe : une langue ? Deux langues ? Pour qui a lu les vieilles Antinomies linguistiques de Victor Henry, la question est oiseuse. Disons deux états d'une même langue, assez différents pour que la connaissance de l'un

n'implique pas, absolument pas, la connaissance de l'autre ; assez semblables pour que la connaissance de l'un facilite considérablement l'acquisition de l'autre (Marçais, 1961 : 88).

Il devient alors nécessaire de faire une lecture réactualisée des rapports que la *koinè* arabe entretient avec chacune des variétés dialectales populaires car, dans la concurrence qui les oppose sur le marché de la séduction, les usages de la langue dite dominante ou supérieure, le classique dispose d'atouts majeurs : la religion, la constitution du pays, les institutions publiques et le patrimoine arabo-musulman sans oublier l'activisme *des turbans et des barbes*.

Cette lecture peut être envisageable selon plusieurs optiques d'analyse : les différentes situations sociolinguistiques, la perception qu'ont les locuteurs d'une région donnée de la *koinè* arabe et de ses dialectes propres, les attitudes qu'ont ces locuteurs dans des situations d'interaction en *koinè* et en dialectal, les caractéristiques phonétiques, morphologiques, lexicales et syntaxiques de la *koinè* et des différentes variétés dialectales.

Depuis le début du XIX^e siècle, trois types de mouvements sociaux qui ont traversé les sociétés arabes ont eu beaucoup d'influence sur la langue arabe. Il s'agit d'une part de la réaction des sociétés autochtones aux entreprises coloniales européennes et du panarabisme. Ces deux mouvements portaient les différents pays arabes à unir leurs efforts au point de prendre pour devise « *un seul peuple, une seule patrie, une seule langue* ». Le troisième mouvement, plus récent et que nous avons évoqué plus haut, est l'importance considérable prise actuellement par la religion musulmane dans une exégèse radicale des plus étriquées. Ici, il faut préciser qu'il s'agit d'un point de vue assez particulier car, si nous envisageons l'aire civilisationnelle arabo-musulmane dans toute sa profondeur historique et son ampleur géographique, force est de constater que les musulmans ont élaboré bien d'autres manières de concevoir leur religion que celle qui est souvent mise en avant aujourd'hui. Cela dit, le prestige très élevé que l'islam accorde depuis toujours à la langue du Coran ne peut que jouer en faveur de cette variété langagière qui est vue comme un idéal à atteindre. Or, comme dans la réalité, celle-ci est peu pratiquée par les arabophones, cet idéal pèse lourd sur les sociétés dont elle a gêné et gêne encore le développement. Il ne faut pourtant pas oublier que la variété qualifiée d'arabe classique évolue, mais si lentement qu'elle semble coupée du vivier naturel du locuteur maghrébin.

Il convient également d'envisager la dimension symbolique de cet idéal (Fleisch, 1964, Sayah, 1986). La contrainte qu'il fait peser sur ceux qui ont l'arabe en partage, qu'ils soient d'origine arabe ou non, s'exerce aussi bien chez les simples

usagers de la langue que chez les chercheurs. Ainsi, le linguiste Henri Fleisch (1964) estimait-il que les arabophones commettaient une erreur d'appréciation en dévalorisant les dialectes arabes au profit de la variété classique. Envisagés à partir de la norme représentée par l'arabe classique, les dialectes étaient considérés comme de l'arabe fautif qui s'écartait de manière honteuse et scandaleuse de la variété valorisée. Or le même linguiste, qui remarquait avec pertinence cet état de choses, ne put pourtant pas s'empêcher de recourir à un schéma à peu près identique issu du panarabisme et dans lequel seule la variété classique serait apte à servir de langue véhiculaire dans l'ensemble de l'arabophonie. Parlant en effet des deux variétés, classique et dialectale (celle-ci s'actualisant sous la forme de nombreux dialectes), qu'il appelle « états » de la même langue, Fleisch (1964, 36-38) écrit :

entre ces deux états, il n'est pas difficile de décider qui est l'inférieur, qui est le supérieur et lequel est apte à servir de langue commune de culture dans le monde arabe actuel. Aucun dialecte, sous ce rapport, ne peut se mesurer, même de loin, avec l'arabe classique ou moderne malgré ses déficiences présentes. Car le dialecte [...] ne peut se développer en langue commune par-dessus les autres dialectes que par des circonstances spéciales.

En ce qui concerne ce dernier point, nous pensons qu'il faut remarquer avec Fleisch et en actualisant son propos que les conditions de communication dans le monde contemporain globalisé s'ajoutent à l'idéalisation profonde dont la variété classique fait l'objet pour favoriser l'arabe classique ou plutôt l'arabe standard moderne (qui est de l'arabe classique simplifié et modernisé) au détriment des dialectes.

En restant sur le plan des réalités symboliques, il convient de signaler l'existence d'un autre phénomène qui peut affecter les représentations de l'arabe : le préjugé. Celui-ci peut être imprudent et s'expliquer simplement par les difficultés inhérentes à la communication interculturelle mais, dans d'autres cas, le préjugé peut recouvrir une conception inégalitaire ou même raciste des contacts entre les peuples. Il arrive que les préjugés relevant de cette dernière catégorie soient assez difficiles à déceler surtout quand nous les trouvons sous la plume d'un chercheur qui, par ailleurs, estime véritablement la langue arabe. Ainsi, le dialectologue William Marçais a-t-il écrit (1961 : 88) que l'arabe est un idiome sémitique « affligé d'une incurable diglossie, d'un instrument pour l'expression de la pensée qui choque étrangement les habitudes d'esprit occidentales, une sorte d'animal à deux têtes, et quelles têtes ! Que les programmes scolaires ne savent trop comment traiter, car ils ne sont pas faits pour héberger les monstres ».

Même s'il reconnaît les grandes qualités de la littérature arabe, Marçais considère aussi que par nature l'arabe n'était pas apte à l'élaboration du discours littéraire qui finalement n'a jamais été à la portée que d'une petite élite. Selon lui, la faiblesse du développement intellectuel et culturel des sociétés arabes de son époque s'explique par les difficultés considérables que posent l'acquisition et l'emploi de l'arabe classique.

Pour ceux qui, comme Youssef al-Qaradâwî, Hassan el-Banna et Sayyid Qutb, l'ont comme outil d'expression culturelle et cultuelle, la variété classique est considérée avec orgueil comme immuable. Cela dit, elle a d'abord le défaut de toutes les langues savantes : ayant perdu le contact avec l'idiome parlé, avec la vie, avec la masse car elle manque terriblement de souplesse...

Selon Marçais, tout se passe comme si l'arabe classique avait été forcé car, d'une variété langagière incapable d'engendrer autre chose que des proverbes et des énoncés paratactiques, ses locuteurs ont fait « une langue de dialectique où la pensée doit se nuancer, s'articuler en incidentes, se développer en périodes. Il en résulte une ambiguïté congénitale, qu'aggrave encore l'entremêlement continu dans la suite du discours de la proposition verbale et de la proposition nominale » (Marçais, 1961 : 84).

Mais toute langue s'avère être éparpillée, transpercée d'intentions, accentuée, chaque mot sent la profession, le genre, le courant, le parti, l'œuvre particulière, l'homme particulier, la génération, l'âge, le jour et l'heure. Chaque mot sent le contexte et les contextes dans lesquels il a vécu intensément sa vie sociale. Chaque mot a souvent le visage de celui qui l'utilise, il est porteur de notre ère, de notre avoir et de notre savoir. Il a dans le dictionnaire sa définition et nous essayons de lui apporter les finitions que sa texture nous propose. Il convient aussi de tenir compte de l'évolution de l'arabe classique au cours de l'histoire. Si, en effet, des textes tels que les poèmes préislamiques ou le Coran ont d'abord été élaborés dans la sphère de l'oralité et n'ont été transcrits que dans un second temps, il n'en va pas de même des textes rédigés par les savants arabophones du Moyen Âge. Lorsque ceux-ci ont développé les sciences, tant islamiques que profanes (philosophie, sciences de la nature, etc.), ils ont été amenés à produire des écrits susceptibles d'être compris par des lecteurs ignorants le contexte extralinguistique de leur élaboration. Sur le plan syntaxique, cette nécessité les a conduits à dépasser la parataxe et la coordination, qui sont très employées dans le Coran et la poésie préislamique, pour développer des procédés de subordination ainsi que les outils linguistiques qui leur sont liés (Kouloughli, 2007 : 70-89). Ce faisant, ces textes sortent du strict cadre de l'arabe classique envisagé comme une variété immuable.

Malheureusement, les réflexions politiques sont inexistantes, ou sans commune mesure avec la gravité potentielle de ces questions : superficialité, incohérence, stérilité des idées et versatilité des attitudes sont donc, à l'évidence, les traits caractéristiques des politiques suivies dans ces pays. C'est la raison pour laquelle il importe d'attirer l'attention sur la complexité de la situation sociolinguistique de ces États et de souligner les faiblesses des représentations courantes portant sur cette thématique.

La classe « politique » actuelle au Maghreb est de plus en plus morcelée, poly-fragmentée, dominée par les religieux de toutes tendances qui créent un blocage général du système. Chacun de ces lobbies est en effet capable d'entraver efficacement toute politique contraire à ses intérêts réels ou imaginaires ; aucun d'entre eux n'a de politique générale, et même s'ils en avaient une, ils ne posséderaient pas la capacité de l'imposer. Alors que les variétés dialectales, surtout dans les zones urbaines plus que dans les zones rurales, ont subi, du fait de l'acculturation, une évolution démentiellement pléthorique au moment même où, sous l'effet du même phénomène d'acculturation, la langue mère se figeait dans une attitude défensive.

Langue dominée, langue stigmatisée, idiome du peuple en marge de la civilisation urbaine, cette variété a une force singulière de résistance « passive » mais elle semble s'ouvrir de plus en plus aux influences venues d'ailleurs. On croit qu'elle s'abandonne et, au fond, elle reste elle-même. Elle peut se mêler à un certain « modernisme » au contact intime du français, de l'espagnol, de l'anglais, mais aussi à un archaïsme égal à celui de l'Orient musulman le plus conservateur. N'étant pas une langue autonome, cette variété reste donc, comme son nom l'indique, un dialecte au vrai sens du terme, on ne saurait alors envisager son évolution hors du cadre naturel.

Quelle valeur peut avoir ce dialectal s'il n'est de nouveau soutenu et stimulé par une langue mère qui peut comme nous l'avons déjà signalé et à l'instar d'autres langues, opérer un rétablissement susceptible de la remettre au niveau des grandes langues de culture... En aucun cas, disait A. Moatassime (1992 : 141-142),

L'arabe dialectal ne doit remplacer l'arabe classique dont il est d'ailleurs directement issu et avec lequel il conserve un lien ombilical extrêmement puissant. L'arabe dialectal n'est pas aussi loin de l'arabe classique que le français l'est du latin par exemple. Il ne peut pas comme certains le pensent, jouer le même rôle face à la langue mère que celui joué jadis par le français face au latin : évolution différente.

Dans cette guerre invisible entre les différentes variantes de l'arabe, l'arabe dialectal dit parler maternel a le statut constitutionnel d'un absent alors que l'arabe classique, absent des lieux de domesticité, de commerce, des loisirs, se voyait octroyer le statut constitutionnel de présent. Mais le contact des langues ne peut qu'engendrer des oppositions de communauté : oppositions de référents, oppositions de valeurs, oppositions d'intérêts...

Au point que Leclerc (1989) n'a pas trouvé de titre plus juste à son livre que celui de « *guerre des langues* ». Mais ce phénomène dit de diglossie n'est pas propre à la langue arabe : toutes les langues de culture et nous entendons par là toutes les langues qui ont un patrimoine historique et culturel fixé dans l'écrit, ont leurs patois, leurs formes dialectales qui varient d'une région à l'autre et qui évoluent avec le temps.

Cela étant dit, il y a lieu de noter que les ponts entre toutes ces variétés ne sont pas entièrement coupés. Le dialectal, un dialectal élaboré, a commencé à prendre sa revanche, dès la fin du XIX^e siècle, avec l'intrusion du théâtre puis du cinéma, dans la vie culturelle et dans les loisirs, partout dans le monde arabe. S'il est vrai que le dialectal, sur scène, a des difficultés à interpréter le tragique, il excelle, contrairement à l'arabe classique, dans la comédie, ce qui constitue pour lui, malgré tout, des lettres de noblesse. D'autre part, de plus en plus souvent, les romanciers et les dramaturges utilisant l'arabe moderne empruntent aux dialectes des expressions populaires qu'ils ne font que grammaticaliser. De même, les chaînes de radiotélévision généralistes utilisent à plus de 75% de leurs débats et interviews un dialectal de bon aloi, chose inconcevable au temps de William Marçais.

Conclusion

La tension durable entre les domaines du religieux et de la vie ordinaire marque aussi le plan de la communication verbale à travers le conflit entre les variétés classique et dialectale de la langue arabe. Ce conflit entraîne des conséquences au niveau de l'école car il rend l'enseignement de l'arabe standard moderne problématique. Notons en passant que l'enseignement de l'arabe classique est pour l'essentiel réservé aux élèves qui relèvent des niveaux d'enseignement les plus élevés. Il est difficile d'enseigner l'arabe standard moderne car cette variété, tout en différant sensiblement de la variété dialectale qui est la langue maternelle des élèves et que ceux-ci pratiquent au quotidien, lui ressemble aussi par certains aspects, pluriglossie caractéristique de la langue arabe oblige ! Par ailleurs, ces deux variétés apparentées suscitent des attitudes bien différentes de la part des arabophones. En effet, alors que le dialectal est chevillé au corps et au vécu quotidien, qu'il est

le véhicule privilégié de l'affectivité, que, partant, il se caractérise par beaucoup de souplesse et une grande capacité d'adaptation et enfin qu'il ne donne pas ou peu lieu à des jugements normatifs, l'arabe standard moderne apparaît sans doute à de nombreux élèves comme une variété beaucoup plus figée, hiératique et impressionnante. Son apprentissage est probablement assez souvent marqué par une certaine sévérité peu propice au traitement positif et constructif de l'erreur. Or comment apprendre sans se tromper ? Nous pensons que la prise en compte des attitudes vis-à-vis de ces deux variétés peut contribuer à expliquer les difficultés rencontrées dans l'enseignement/apprentissage de l'arabe standard moderne ainsi qu'une de leurs conséquences, lourde sur le plan social : l'analphabétisme et l'illettrisme qui handicapent de nombreux élèves à la fin de leurs études.

En reprenant la métaphore qui assimile la langue, construction abstraite élaborée par les linguistes à partir de la multitude innombrable des énoncés qui forment le bain sonore, à un être vivant, nous pouvons dire que celle-ci est conduite à s'adapter aux changements qui affectent son environnement, c'est-à-dire aux modifications qui interviennent dans la vie sociale de ses usagers. Or nous savons que tout change et que nul ne peut se baigner deux fois dans le même fleuve. Dès lors, le mouvement naturel de la langue est celui d'une évolution constante. À cette aune, nous pouvons mesurer les variétés arabes et constater notamment que si le dialectal est toujours en mouvement, la variété classique évolue assez peu. Or c'est cette variété relativement figée qui, en général, est idéalisée (Sayah, 2011). Il est vrai, toutefois, que, si nous considérons l'arabe standard moderne comme le dernier maillon d'une chaîne qui commence avec la *fushā* préislamique, se poursuit avec l'arabe classique puis avec les modifications que les savants et lettrés arabophones du Moyen Âge ont eu besoin d'apporter à cette variété standardisée avant d'atteindre, à travers la *Nahḍa*, le temps présent (Kouloughli, 2007), nous devons constater que ces variétés ont tout de même connu une certaine évolution linguistique au cours du temps.

Au vu des problèmes de développement rencontrés actuellement par les pays arabophones, la fixation sur des repères religieux anciens nous interroge (Sayah, 1987, Youssi, 2012). Il semble en particulier que nous assistions ici à une sorte de figement alors même que la plupart de ces États sont bâtis sur des pays qui ont vu naître et se développer, et par conséquent se modifier, quelques-unes des plus grandes civilisations de l'humanité. En outre certains de ces États ne manquent pas de moyens financiers et pourraient donc inventer des cheminements qui leur permettraient de construire d'autres repères mieux adaptés au temps présent.

C'est peut-être par le rapport qu'elles entretiennent avec la tradition et aussi du fait d'une certaine conception de leur propre identité que les idées religieuses

sont parfois conduites à se présenter comme si elles étaient immuables. Mais ayant entraîné l'arabe classique, et maintenant aussi l'arabe standard moderne, dans son sillage l'islam contribue à les éloigner des pratiques langagières de la grande majorité des arabophones.

Ces questions doivent être posées parce que le décalage entre les temps modernes et la religion musulmane est devenu criant et que les véritables défis du progrès n'ont pu pour l'instant être globalement relevés et minutieusement analysés.

La situation de fait au Maghreb révèle la coexistence d'identités multiples exprimées par des langues spécifiques. Le problème est finalement de savoir si cette pluralité doit être considérée comme un avantage, une richesse à sauvegarder ou comme une tare à réduire.

En effet, l'écart s'amplifie de jour en jour entre la variété dialectale, langue de communication quotidienne et l'arabe dit classique mais les rapports restent variables et dynamiques : la variabilité est à la fois générale et spécifique à chaque pays arabe. Certes, la polémique est de retour aujourd'hui et la situation évolue dans un sens qui n'était pas prévisible il y a quelques années.

Bibliographie

- Berque, J. 1960. *Les Arabes d'hier à demain*. Paris : Seuil.
- Fleisch, H. 1964. « Arabe classique et arabe dialectal ». *Travaux et jours*, n° 12.
- Gadet, F. 1992. *Le français populaire*. Paris : PUF.
- Henry, V. 1972. *Les Antinomies linguistiques*. Paris : Klincksieck.
- Husserl, E. 1976. *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*. Paris : Gallimard.
- Jakobson, R. 1963. *Essais de linguistique générale*. Paris : Éd. de Minuit.
- Kouloughli, D.-E. 2007. *L'arabe*. Paris : PUF.
- Leclerc, J. 1989. *La guerre des langues dans l'affichage*. Montréal : VLB Éditeur & Jacques Leclerc.
- Marçais, W. 1961. *Articles et conférences*. Paris : Maisonneuve.
- Moatassime, A. 1992. *Arabisation et langue française au Maghreb*. Paris : PUF.
- Monteil, V. 1960. *L'arabe moderne*. Paris : Klincksieck.
- Sayah, M. 1986. « Langues multiples en Tunisie ». *Revue de l'ESUCA*, Université de Toulouse - Le Mirail, n° 16, p. 32-44.
- Sayah, M. 1987. « Arabe et enseignement de l'arabe dans les pays du Maghreb ». *Revue de l'ESUCA*, Université de Toulouse - Le Mirail, n° 17, p. 96-128.
- Sayah, M. 2011. « Les Arabes et leurs langues ». *Diasporas*, Paris, CNRS, n° 9, p. 59-79.
- Tilly, Ch. 2004. *Social Movements, 1768-2004*. Londres : Paradigm Publishers.
- Youssi, A. 2012. « Liberté pour la langue arabe ». *Le Monde*, 23 juillet 2012, p. 14. Notes

Notes

1. L'arabe ayant été la langue élue pour la transmission de l'islam - ultime révélation divine - et ne pouvant être qu'une langue parfaite dont le modèle est celle du Coran, il ne doit, de ce fait, subir aucune altération. Et c'est ainsi que l'arabe, après s'être plié aux codifications rigoureuses des premiers siècles, a traversé le cours du temps pour devenir une langue immuable et vénérée, dont la maîtrise n'est digne que de ceux capables de s'y investir dans l'effort et dans la durée pour en acquérir les complexités formelles et notionnelles, à savoir les élites du monde arabo-islamique.

2. Le Coran est un corpus fini et ouvert d'énoncés en langue arabe auxquels nous ne pouvons avoir accès qu'à travers le texte graphiquement fixé après le IV^e/X^e siècle. La totalité du texte ainsi fixé a fonctionné simultanément comme une œuvre écrite et comme une parole liturgique.

3. Selon Kouloughli (2007 : 98-99), On peut classer l'ensemble des parlers arabes actuels en cinq grands groupes : les parlers de la Péninsule arabique, qui présentent le plus de traits archaïques (par exemple un duel encore productif) ; les parlers mésopotamiens ; les parlers du Šām (Syrie, Liban, Palestine, Jordanie) ; les parlers de la vallée du Nil, qui s'étendent du Delta au Soudan, et parmi lesquels il faut distinguer celui du Caire qui, grâce au cinéma et aux médias, jouit d'une diffusion et d'un prestige uniques dans le Monde arabe ; les parlers maghrébins qui s'étendent du centre de la Libye à la Mauritanie et qui se caractérisent par une réfection du système des préfixes de l'inaccompli. Ces cinq groupes, il convient de le remarquer, correspondent aux cinq grandes zones politico-économiques dans lesquelles le monde arabophone s'est fragmenté à partir du XVI^e siècle.

4. Ce texte a fait l'objet d'une première publication en décembre 1930 sous le titre « La diglossie arabe » dans L'Enseignement public, revue pédagogique, Paris, Delagrave, n° 12. Il a été repris dans le recueil des publications de W. Marçais, Articles et conférences, édité en 1961 chez Maisonneuve. C'est d'après ce recueil que nous le citons ici.

5. Cf. Henry, 1972 : 409.

6. L'ensemble de cette chaîne peut être dénommé fuṣṣḥā suivant l'usage des arabophones (Cf. Monteil, 1960 : 25-26). La fuṣṣḥā préislamique, qui préexistait à l'arabe classique et qui ne se confond pas entièrement avec lui, a été standardisée en arabe classique à un moment de l'histoire mais ne s'est pas pour autant arrêté d'évoluer. Les variétés qu'à l'heure actuelle nous pouvons regrouper dans l'ensemble « fuṣṣḥā » partagent notamment les caractéristiques suivantes :

- la fonction de koinè ou de langue véhiculaire même si elle est limitée aux milieux des locuteurs lettrés (encore qu'il convienne de s'interroger sur les rapports qu'entretiennent les pratiques communicationnelles actuelles qualifiées d'arabe intermédiaire ou médian avec l'ASM) ;
- un prestige élevé (cf. l'autorité symbolique attribuée à la fuṣṣḥā à l'époque préislamique et dont elle enveloppa le message coranique) ;
- la présence d'une syntaxe casuelle dont la fonction dans la communication s'affaiblit au fur et à mesure du passage du temps.